

Juan Luis Vives. L'exemple des grands hommes
Christian Nicolas

► **To cite this version:**

Christian Nicolas. Juan Luis Vives. L'exemple des grands hommes. Ecrire l'histoire, CNRS Editions, 2010, pp.19-25. hal-00522501

HAL Id: hal-00522501

<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-00522501>

Submitted on 30 Sep 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Juan Luis Vives

L'exemple des grands hommes*

présenté par Chantal Liaroutzos
traduit du latin par Christian Nicolas

L'ON A PARLÉ À JUSTE TITRE, pour caractériser la conception, la pratique et l'écriture de l'histoire à la Renaissance, d'une véritable « révolution historique ». L'œuvre de Vives cependant montre à quel point, tout en instaurant un rapport foncièrement nouveau au savoir, les humanistes, du moins ceux de la première moitié du XVI^e siècle, s'inscrivent dans la continuité d'une vision médiévale de la discipline. L'historiographie du Moyen Âge en Europe est déterminée par la dépendance à l'égard de la religion. Si les humanistes chrétiens entendent marquer une rupture avec une telle conception en plaçant au cœur de leur projet la possibilité pour l'homme de contribuer par lui-même au développement de toutes ses potentialités, cette visée, loin de contrarier le plan divin, est au contraire ressentie comme en parfaite adéquation avec lui : parce que Dieu conduit l'homme à vouloir progresser dans sa vie terrestre, c'est rendre hommage au Créateur qu'accroître l'étendue et le pouvoir des facultés humaines. De ce fait, la recherche de nouveaux savoirs, le retour à la source de toutes les connaissances – l'Antiquité –, n'ont d'autre finalité que d'affermir et vivifier la dévotion.

Une telle entreprise ne va pas sans contradictions, voire déchirements, comme en témoigne la figure attachante et relativement méconnue de Juan Luis Vives, qui fut le contemporain et l'égal d'Érasme, Thomas More et Budé. Né en l'emblématique année 1492 à Valence d'une famille de juifs récemment convertis, il quitte très tôt l'Espagne, où il ne retournera jamais, pour Paris, où il suit les cours de la Sorbonne, puis enseigne à Louvain, Bruges et Oxford. Soupçonnés d'avoir continué à pratiquer le judaïsme, les parents de Vives sont persécutés par l'Inquisition : son père est brûlé vif en 1526, le corps de sa mère est exhumé et brûlé, les biens de la famille sont confisqués. Toute l'œuvre de Vives est cependant guidée par un souci d'apologie du catholicisme, dont il promeut une vision marquée par sa découverte de la devotio moderna, et fortement teintée d'évangélisme. Influencé par le milieu des « nouveaux chrétiens » espagnols, les conversos, il s'élève contre tout formalisme religieux pour réhabiliter la foi entendue comme un rapport personnel et intérieur au divin.

* Extrait de Juan Luis Vives, *De disciplinis libri XX, in tres tomos...*, Lyon, J. Frellonius, 1551, p. 349-353. Le titre de l'extrait a été choisi par la rédaction d'*Écrire l'histoire*.





L'histoire n'est pas au centre de la pensée de Vives, non plus que de celle des humanistes contemporains, mais elle est partie intégrante d'une propédeutique des connaissances qui constitue l'essentiel de la philosophie vivésienne. Pacifiste agissant (De concordia et discordia in humano genere, 1526; De pacificatione, 1529), préoccupé des questions sociales (De subventionem pauperum, 1526), Vives développe surtout une théorie de l'homme et de ses facultés qui trouve son accomplissement dans la pédagogie. Sa réflexion marque toute la conception humaniste de l'enseignement : Rabelais s'en fait le zélé enthousiaste dans Gargantua, Montaigne, dans le célèbre chapitre « De l'Institution des enfants », prendra encore appui sur ses principes, et les jésuites, dans une large mesure, s'inspireront de ses observations. Hostile à la scolastique et à la place disproportionnée qu'elle accorde à la dialectique, Vives entend ne considérer cette dernière que comme un moyen d'accéder à la vérité, et cette poursuite du vrai n'est pas une fin en soi, mais une recherche constamment dirigée vers l'action : comme Érasme, Vives n'envisage de vie chrétienne qu'engagée dans le siècle.

Tel est le principe qui oriente son principal ouvrage, le De Disciplinis, d'où est extrait le texte dont nous donnons ici la traduction. La démarche du livre procède suivant deux étapes. Dans la première partie, « De causis corruptarum artium », l'auteur se livre à une ferme critique des connaissances de son temps et du cursus universitaire. Les savoirs anciens, la culture antique, ont été corrompus. La langue elle-même porte les marques de cette corruption. Les raisons de cette dégénérescence sont multiples, et d'abord imputables à la nature humaine : les passions, que Vives analyse en précurseur de Descartes (et auxquelles il consacre en 1538 le traité De anima et vita), constituent une entrave à la recherche de la vérité, particulièrement l'ambition et l'intransigeance. Mais Vives condamne également un aristotélisme aussi mal compris qu'envahissant. Dans la seconde partie du livre, « De tradendis disciplinis », l'auteur envisage l'ensemble des disciplines dans la perspective d'une restauration des savoirs. Toute sa pédagogie est orientée par une visée éthique : les sciences n'ont d'autre fin, comme le dira Montaigne, que de rendre l'homme « meilleur et plus sage », c'est-à-dire plus apte à mettre en œuvre son jugement pour s'orienter sur la voie du bien. L'homme, pourvu qu'il soit libre, peut en effet trouver en lui-même les ressources propres à le conduire sur cette voie. C'est l'ingenium qui permet de tirer parti de l'expérience et d'acquérir un savoir fondé sur la nature.

Dans cette optique, la prudence, vertu intellectuelle selon Aristote et vertu cardinale selon les théologiens, joue un rôle fondamental. En tant que faculté de « bien délibérer », elle est la mise en œuvre de l'entendement guidé par l'expérience. C'est dans l'acquisition de cette vertu qu'intervient l'histoire. Fournissant un répertoire d'exempla, elle permet par induction d'établir des lois générales à partir desquelles l'homme est en mesure de gérer sa conduite. Cette conviction, on le sait, est aussi celle de Machiavel. Elle postule une permanence de la nature humaine que ne sauraient fondamentalement altérer les changements imputables au temps, aux milieux sociaux, aux conditions économiques. Telle est la thèse exposée dans le passage ci-dessous. L'on voit en quoi cette conception de l'histoire, si son orientation est, contrairement à celle de Machiavel, entièrement morale, contribue en même temps à fonder une anthropologie qui est la partie la plus originale de la pensée de Vives.





Toujours soucieux de pragmatisme, Vives expose ici la méthode qui lui semble la plus appropriée à développer la rectitude du jugement et l'aptitude au bien. Cherchant à satisfaire un désir de récit dont on postule qu'il est universel, la narration historique, dépassant le principe de plaisir qui est à son origine, ne retiendra que les événements essentiels. Au lieu d'exalter les faits d'armes ou les exploits militaires, refusant également de se perdre dans les détails d'une vaine érudition, elle s'attachera essentiellement à l'étude des mœurs. Une telle conception inspirera les théories et la pratique de l'histoire pendant toute la Renaissance et l'âge classique.

Chantal Liaroutzos

NOTRE EXPÉRIENCE¹ s'ajoute à l'âge et aux actions accomplies; l'expérience d'autrui, c'est par la prise en compte de la mémoire passée qu'elle s'apprend, laquelle s'appelle l'histoire. Et c'est elle qui réussit à nous donner l'impression d'avoir participé autant au passé qu'au présent et de pouvoir nous servir des temps anciens autant que des nôtres. C'est à bon droit que le fameux prêtre égyptien, face à Solon et aux Grecs qui ne gardaient pas la trace des faits anciens, les traita d'enfants².

Là où il y a de l'histoire³, les enfants se muent en vieillards expérimentés; là où il n'y en a pas, ce sont les vieillards qui se muent en enfants, dans la mesure où elle est le témoin des générations et la lumière de la vérité, selon la définition qu'en ont donnée les hommes les plus sages.

L'histoire, outre le fait qu'elle est très agréable⁴, a une utilité incroyable non seulement pour la vie, mais aussi pour tous les arts. Sa faculté de plaire aux âmes des hommes et de les délasser est prouvée par les contes de bonne femme, auxquels, avec un plaisir extrême, nous prêtons une oreille très attentive pour la seule raison qu'ils offrent ostensiblement une ressemblance avec l'histoire.

Qui, en vérité, n'a pas aussitôt les oreilles et l'esprit aux aguets s'il entend raconter quelque chose d'inouï, d'élevé, d'admirable, de beau, d'audacieux, l'un de ces faits et dits pleins de noblesse dont les Histoires sont abondamment fournies? Il n'est que de voir comment certains, en lisant ou en écoutant tel ou tel récit, y compris fictif souvent, meurent du désir de savoir l'ensemble, oublie de manger, de boire et de dormir et

1. Mention marginale: *L'expérience*.

2. Allusion au voyage du législateur athénien Solon en Égypte, raconté par Platon dans le *Critias* et dans le *Timée*. La formule célèbre du prêtre de Saïs à Solon est donnée dans *Timée* 22: « Ô Solon, Solon, vous autres Grecs êtes toujours des enfants; un Grec n'est jamais vieux. » Le vieux prêtre put ainsi enseigner à Solon l'histoire de l'humanité, qui avait été consignée sur une colonne en égyptien.

3. Mention marginale: *L'histoire*.

4. Mention marginale: *L'utilité de l'histoire*.





surmontent tous ces besoins naturels jusqu'à ce qu'ils arrivent au dénouement.

Son caractère utile, mieux, indispensable, se laisse deviner dans la vie quotidienne. Personne ne connaîtrait son père ou ses ancêtres, personne ne pourrait savoir ses droits ou ceux d'autrui ni garder la jouissance de ses droits, personne ne pourrait savoir quelle région il habite, comment il s'est retrouvé là, personne n'aurait de possession certaine et avérée sans le secours de l'histoire. Et que dire de l'importance qu'elle revêt quand il s'agit de faire une carrière politique et d'administrer les affaires publiques ?

Lucullus, aux dires de Cicéron, quitta Rome sans pratiquement rien savoir de l'art de la guerre ; mais, après avoir exploité tout le temps du trajet et de la traversée soit à questionner des spécialistes soit à lire des livres d'histoire, quand il arriva en Asie il était devenu un si grand général que Mithridate, le plus grand roi après Alexandre, avoua qu'il l'avait reconnu pour un chef plus grand que n'importe lequel

des généraux qu'il avait vus dans les livres ou de ses yeux ⁵.

Alexandre Sévère, à ce qu'on lit chez Lampridius ⁶, dans les situations difficiles avait l'habitude de consulter des spécialistes d'histoire. La reine Zénobie s'éleva au-dessus de la sagesse féminine grâce à sa connaissance de l'histoire, dont elle fit même des livres, à ce qu'on dit ⁷. Quelle est la raison, comme nous le croyons, pour laquelle nos philosophes se sont de tout temps montrés inaptes au commandement des cités et des peuples, si ce n'est qu'ils étaient dépourvus des connaissances historiques qui alimentent l'intelligence ? Il y en a même pour se persuader que la connaissance de l'ancien temps est inutile sous prétexte d'un bouleversement complet de la manière de se nourrir, de se comporter, de se loger, de faire la guerre, de gouverner les peuples et les cités. Eh bien, gageons que cette idée, puisqu'elle est en butte à l'avis des sages, administre d'elle-même la meilleure preuve qu'elle est contraire à la raison. De toute évidence, nul ne peut contester que tout a changé, et change

5. Ce passage est repris pratiquement mot pour mot d'un morceau de la préface au livre II des *Premiers Académiques* de Cicéron (également intitulé *Lucullus*). Lucullus, par ailleurs connu pour sa table, était un général assez doué. Malgré l'éloge qu'il en fait dans sa préface, Cicéron contribua en 67 à l'évincer du commandement de la guerre contre Mithridate pour que la suite des opérations fût confiée à Pompée, qui venait de mettre fin aux activités des pirates orientaux.
6. Aelius Lampridius est l'un des auteurs de *L'Histoire auguste*, qui rassemble les biographies des empereurs romains d'Hadrien à Numérien pour prendre la suite des *Douze Césars* de Suétone. Ce Lampridius est effectivement le biographe d'Alexandre Sévère. Mais son existence est controversée : il est pratiquement admis que les prétendus écrivains de *L'Histoire auguste* n'ont pas existé et que le recueil (qui date du IV^e siècle) émane d'un seul auteur anonyme.
7. Zénobie de Palmyre, autoproclamée reine, donna dans le troisième tiers du III^e siècle après Jésus-Christ du fil à retordre aux armées de la zone orientale de l'Empire romain, jusqu'à ce que l'empereur Aurélien la vainque et la fasse défiler lors de son triomphe. Élève du philosophe Longin, elle était très cultivée et connaissait plusieurs langues, dont l'égyptien. Son histoire est évoquée notamment dans la *Vie d'Aurélien* (chap. 25-30), biographie attribuée à Flavius Vopiscus et insérée dans *L'Histoire auguste*.





chaque jour, n'est-ce pas, dans ce qui dépend de notre volonté et de notre industrie. Mais il y a pourtant des choses qui ne changent jamais et ce sont celles qui sont réglées par la nature, n'est-ce pas, les causes des passions psychologiques, ce qu'elles font et ce qu'elles subissent, connaissances largement plus utiles que de savoir la manière dont les hommes de l'Antiquité bâtissaient jadis ou s'habillaient. Car y a-t-il sagesse plus importante que de savoir quelle cause provoque quelle passion humaine ou l'apaise? En allant plus loin, ces passions, quelle importance ont-elles dans un État, quel branle-bas apportent-elles, comment faut-il les contraindre, les guérir, les supprimer ou tout au contraire les exciter et les réchauffer soit chez les autres soit en nous-mêmes? Y a-t-il pour le gouverneur d'une cité ou pour n'importe quel citoyen connaissance plus expédiente que celle-là? Et bien sûr d'une façon très agréable et par le genre de sagesse le plus valable. De fait, combien il vaut mieux s'instruire en apprenant les malheurs d'autrui que les siens propres! En sorte que l'histoire est comme l'illustration de ce qu'il faut imiter et de ce qu'il faut éviter.

Quant à ces contingences qui, de toute évidence, se sont modifiées, quel profit apportent-elles? Eh bien, elles servent soit à récupérer quelque objet pour son propre usage, soit à comprendre pourquoi telle chose se faisait ainsi à l'époque, en sorte qu'on puisse appliquer exactement la même

méthode ou une autre similaire à ses propres actions quand la situation l'exigera. Car aucun héritage des Anciens n'est à ce point désuet et périmé qu'on ne puisse l'adapter peu ou prou à notre mode de vie. Car même si la forme a pu changer, l'usage néanmoins en reste identique et facile à appréhender pour qui entre dans les détails.

Quant aux arts eux-mêmes⁸, ils ne sauraient se constituer si l'on ôtait l'histoire. Hippocrate, Galien et les autres médecins, combien de fois jouent-ils les historiens en racontant le succès de leurs expérimentations! La médecine elle-même, d'ailleurs, s'est spécialisée à partir de l'histoire, comme le rappelle Pline en citant Varron. Combien il y a de genres de maladies, comment et où elles sont apparues, se sont développées, ont été circonscrites, soignées, éradiquées, tout cela se trouve dans l'histoire ancienne; sans la connaissance de ces préalables, la médecine est infirme et privée de sa partie principale, qu'il est nécessaire de collecter partout par toutes sortes d'expérimentations, comme on collecte les eaux pluviales goutte à goutte. En morale, les exemples sont plus profitables que les leçons: à l'évidence, on a plus de spontanéité et de disposition à imiter ce qu'on admire. N'est-on pas plus vite incité à tenir sa promesse, y compris au plus fort du danger, au motif que Régulus a tenu la sienne pleine et entière avec une telle constance et une telle force d'âme, qu'en lisant vingt exposés sur le même sujet? Également, si nous brûlons de tout

8. Mention marginale: *Utilité de l'histoire aux autres arts.*





endurer avec patience pour la gloire du Christ, c'est davantage grâce aux exemples des martyrs qu'aux sermons des théologiens; et si nous nous détournons avec horreur du crime, c'est davantage en raison de l'issue fatale que connaissent les criminels que des diatribes des philosophes contre les vices. Je passe sur les maximes, tous ces proverbes et apophtegmes sur lesquels on doit former ses mœurs pour les améliorer très sensiblement et qui sont tirés du cœur de l'histoire. Toute la science juridique découle de l'histoire, ce que montre le chapitre du juriconsulte Gaius sur l'origine du droit. Car c'est là qu'on trouve le droit des Quirites, ce que les Quirites ont arrêté, décidé, accompli, ce que les magistrats ont dit en vertu de leur pouvoir, ce que les empereurs ont ordonné. Or d'où sort tout cela? Est-ce que ça n'est pas de l'histoire? En sorte que le droit romain ou le droit de n'importe quelle autre nation, n'est rien d'autre que la partie de l'histoire qui traite des mœurs d'un peuple grâce auxquelles par l'exposé de leur mode de vie on comprend mieux comment ces gens gèrent les relations intérieures et extérieures. Et la théologie, ne réserve-t-elle pas une très grande part aux récits qui concernent le peuple d'Israël, le Christ, les Apôtres, les martyrs, enfin tous les saints et l'Église tout entière? Voilà ce qui nous forme d'une part et d'autre part nous incite pleinement à bien agir. Je ne voudrais certes pas m'être montré trop critique envers les disciplines les plus sérieuses, mais je ne vois pas d'autre moyen pour faire reconnaître l'histoire comme la première de toutes les disciplines,

elle qui à elle seule soit est la mère des arts, soit les alimente, les amplifie, les perfectionne, et ce sans passer par des leçons et des exercices pénibles ou rébarbatifs mais en donnant du plaisir à l'esprit, en sorte que, en même temps qu'on puise les leçons les plus belles et les plus profitables, en même temps on délasse et on restaure son esprit. Bien sûr, nous avons déjà vu que l'histoire s'apprenait peu ou prou dans l'enfance lors du parcours scolaire, mais il ne s'agissait que de l'histoire qui enseigne la chronologie et les grands noms; mais maintenant il faut l'aborder avec plus de détail et de profondeur, puisque, adultes désormais et avertis par une certaine expérience du réel, nous avons une meilleure intelligence pour transformer l'histoire en avantage pour notre vie, en y appliquant notre jugement: c'est comme une sève diffusée par une chaleur naturelle par tout le corps et qui nourrit l'homme et prolonge la vie. Mais dans cet apprentissage de l'histoire, il ne faut pas du tout que nous nous arrêtions à ces épisodes frivoles et rébarbatifs qui demandent du labeur et de la peine sans apporter quasiment aucun profit, surtout quand il y a un si grand gisement d'épisodes bons et utiles. Il faut écouter les conseils avisés du maître Quintilien qui, dans son *Institution oratoire*, évoque ainsi celui qui, d'une manière ou d'une autre, se destine au métier d'orateur; mais nous adapterons ses conseils à l'homme avisé:

À cela s'ajoute le commentaire historique, qui demande certes du soin, mais qu'il ne faut pas pousser jusqu'à en faire un travail superflu. Car ce sont les





histoires consacrées, ou du moins consignées chez les orateurs célèbres, qu'il faut se contenter de développer; quant à la collecte de ce que tout un chacun, y compris le dernier des hommes, a pu dire un jour, elle relève soit d'une excessive volonté de nuire, soit d'une ridicule vantardise et elle accapare et abrute les esprits, qui feraient mieux de s'occuper à autre chose. Car quiconque épluche tous les feuillets, y compris ceux qui ne méritent pas d'être lus, est capable aussi de s'intéresser aux contes de bonne femme.

Ce sont ses paroles ⁹. Par conséquent, ce qu'il faut retenir de l'histoire, c'est d'abord la chronologie, ensuite les faits et dits qui peuvent apporter un exemple, pour que soit nous l'imitons, s'il est bon, soit nous l'évitons, s'il est mauvais. Les guerres et les combats ne doivent pas être décrits dans le détail, parce qu'ils ne servent qu'à préparer les esprits à nuire et ouvrent le chemin que nous suivrons pour nous entretenir. Il faut seulement consigner sommairement qui a pris les armes, qui étaient les chefs des deux camps, où s'est produite la rencontre, qui furent les vaincus, ce qu'on leur a fait. Et il ne faut les évoquer et les lire que comme des actes de brigandage, espèce dont ils relèvent le plus souvent, sauf dans le cas où ils ont été entrepris contre des brigands, ce qu'on aimerait, chez les chrétiens, voir se produire moins rarement. Il sera

donc plus légitime et plus opérant de s'occuper des événements des temps de paix : quels actes, réalisés dans la vertu, ont été accomplis avec brio et sagesse, quels autres, commis dans le crime, l'ont été avec atrocité et laideur ; quel en fut le dénouement, quelle belle fin ont connue les actes bénéfiques, quelle fin tragique les méchantes actions. Ensuite les paroles et les réponses des hommes intelligents, sages, expérimentés, surtout celles qu'on appelle du terme grec de ἀποφθέγματα [apophtegmes] ; également les idées qui ont présidé aux entreprises, aux actions, aux paroles, et surtout chez ceux qui par leur probité, leur sagesse et leur pratique des arts libéraux l'ont emporté sur tous les autres, à l'instar des philosophes ou des plus remarquables des hommes que sont les génies de notre foi. En sorte que nous puissions connaître ce qui a été causé non seulement par les impulsions de l'âme, mais aussi par la force de l'esprit et du jugement. Car, assurément, il est indigne de perpétuer le souvenir de ce que les passions nous ont incités à faire sans consigner aussi les œuvres de l'esprit et de la raison. L'histoire a le plus grand besoin aussi de la géographie, sans laquelle elle reste inintelligible ; mais je l'ai déjà montré ailleurs.

9. C'est en effet à peu près le texte de Quintilien, *Inst.* I, 8, 18-19.

